ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:
Souscription: Trois mois... 12.00
Six mois... 22.00
Un an... 40.00

Le prix des Abonnements est payable
d'avance. — Tout abonné est tenu,
après réception d'un contrat.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:
Souscription: Trois mois... 12.00
Six mois... 22.00
Un an... 40.00

Le prix des Abonnements est payable
d'avance. — Tout abonné est tenu,
après réception d'un contrat.

ROUBAIX 6 JUIN 1875.

Procédure parlementaire.

Les journaux de Paris et nos correspondants traitent depuis quelques jours une question de procédure parlementaire, qui, théoriquement, n'offre peut-être qu'un intérêt secondaire, mais qui, dans l'application peut avoir de très-importantes conséquences. Il s'agit de savoir quand, comment, et à propos de quel sujet le ministère doit poser devant l'Assemblée la question de cabinet.

Il est impossible, en effet, de s'y tromper: M. Buffet, porté au pouvoir par la majorité du 25 février, est, depuis la déclaration ministérielle du 12 mars, en butte aux attaques permanentes des organes des différents groupes de la gauche. Les uns lui reprochent son indécision, ses hésitations; les autres blâment son entêtement; au fond tous sont d'accord pour proclamer que M. Buffet n'a pas répondu aux espérances des républicains qui comptaient trouver en lui un instrument. M. Buffet a préféré rester fidèle aux engagements contenus dans la déclaration qu'il porta à la tribune de l'Assemblée le 12 mars; conservateur, il n'a point voulu mentir à ses origines; il n'a point voulu bouleverser du jour au lendemain l'administration, ni destituer des fonctionnaires qui s'étaient conformés aux ordres de leurs supérieurs hiérarchiques.

Ses actes, comme ses opinions à propos des lois complémentaires constitutionnelles, sont donc en opposition flagrante avec les désirs et les opinions du plus grand nombre de ceux qui ont formé la majorité du 25 février. Sous un régime parlementaire, une telle situation ne peut se prolonger indéfiniment: il faut donc qu'il y ait une explication publique, qui détermine les positions réciproques, c'est-à-dire qu'une crise ministérielle est imminente et que sa conséquence obligatoire est ou bien la consolidation du pouvoir de M. Buffet par la formation d'une nouvelle majorité, ou un renouvellement, soit partiel, soit complet du cabinet.

Il nous reste donc à apprendre sur quel terrain se posera la question de confiance: c'est une affaire de procédure parlementaire sur laquelle on comprend, en raison du résultat, que les meilleurs esprits soient divisés.

Trois propositions ou plutôt trois éventualités paraissent actuellement être encore en délibération:

Le ministère doit-il demander que la chambre place la discussion de la loi électorale en tête de son ordre du jour, c'est-à-dire avant la discussion des lois sur les pouvoirs publics et sur le Sénat.

Doit-il attendre que, suivant le désir de la commission des trente, la loi électorale ne vienne en discussion qu'en troisième rang, et réserver pour ce débat la question de cabinet.

Doit-il, à propos de l'amendement Ricard qui veut modifier l'article 2 du premier projet Dufaure, déclarer qu'il fait une question de cabinet de l'adoption de cet article spécifiant que les assemblées seront convoquées seulement après la demande de la moitié plus un de leurs membres?

Que si l'on nous demandait notre avis particulier dans ces trois propositions, nous semblerions devoir être adoptés par le gouvernement, et voici pourquoi: Les lois sur les rapports des pouvoirs publics et sur le fonctionnement du Sénat sont la mise en pratique d'un système dont la base est l'autorité du pouvoir législatif élu. Il va de soi que suivant la manière dont sera composée la représentation nationale, le pouvoir exécutif, qui n'est que le metteur en œuvre de ses décisions, devra être un instrument conservateur ou un instrument révolutionnaire.

Or, les hommes qui occupent en ce moment les charges du pouvoir exécutif ont le devoir de s'inquiéter si la composition de la future Chambre législative leur permettra de poursuivre leur tâche. Ils sont convaincus que le scrutin de liste créerait une Chambre révolutionnaire, qu'ils se trompent ou qu'ils ne se trompent pas, peu importe; ils sont convaincus; ils doivent agir suivant leur conviction. Il est dès lors parfaitement rationnel qu'ils se refusent dès à présent à accepter la responsabilité d'une législation politique qu'ils jugent funeste pour le pays. Il nous semble juste que le ministère demande dès à présent, avant tout début sur les lois organiques, que la Chambre se prononce sur la question du scrutin de liste ou d'arrondissement. S'il obtient la majorité, d'abord il aura fait trancher une question de laquelle peut dépendre le salut du pays, ensuite, fort d'un vote de confiance, il pourra apporter dans le débat sur les lois constitutionnelles une autorité qui coupera court à toute proposition des groupes de la gauche.

Nous insistons de nouveau sur cette considération que c'est là une affaire de procédure parlementaire. Une question de principe n'est point engagée, par conséquent l'avis que nous avons formulé n'a pas d'autre portée que celui d'une consultation particulière. La solution appartient au ministère qui, ayant toute responsabilité d'action, doit avoir aussi toute la liberté: c'est à lui seul qu'il appartient de prononcer, à lui de choisir le meilleur terrain pour triompher de ses adversaires; nous comptons sur sa clairvoyance et son patriotisme pour bien choisir.

ALEXANDRE WATTEAU.

On écrit de Versailles à l'agence Havas, le 5 juin:

Le conseil des ministres s'est réuni à midi et demi, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon.

Le rapport de M. Laboulaye sera lu lundi à la commission des Trente et sera déposé dans le courant de la semaine. On ne croit pas que la discussion publique, à l'Assemblée, vienne avant la semaine suivante.

LETTRES DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 5 juin 1875.
On n'a généralement pas compris les motifs qui ont décidé le centre gauche à se prononcer pour le scrutin de liste. On s'est demandé si, après avoir engagé les gauches à ménager le cabinet, le

centre gauche avait des raisons subites de déclarer la guerre à ce cabinet, s'il avait obtenu de M. Buffet la promesse de ne point poser la question de portefeuille, etc. Voici, d'après des renseignements puisés à bonne source, les préoccupations qui ont amené le centre gauche à adopter si bruyamment, si longtemps à l'avance, le système du scrutin de liste.

Il s'agit tout simplement d'amener, par l'intimidation le gouvernement et le centre droit rallié à une transaction sur cette base: division du département en un certain nombre de circonscriptions suivant le chiffre des populations; chacune de ces circonscriptions élitant au scrutin de liste, plusieurs députés.

Pourquoi maintenant le centre désire cette transaction? Le voici:

1^o C'est le système personnellement préféré de M. Dufaure, qui l'a soutenu assez longtemps en conseil des ministres;

2^o C'est le moyen pour certaines notabilités du centre gauche qui veulent jouer un rôle de meneurs dans leurs provinces, de s'assurer une petite sphère d'action autour du lieu où elles ont leur quartier général. Dans cette sphère restreinte elles espèrent faire les élections législatives à leur gré et établir une certaine relation entre elles et les élections sénatoriales. Ainsi, où il y a deux sénateurs à élire, on créerait deux circonscriptions législatives; trois sénateurs, trois circonscriptions et ainsi de suite. Ce serait une sorte de féodalité sénatoriale.

3^o Ces mêmes personnes peuvent être maître des listes dans chaque circonscription, pouvoir faire passer deux ou trois noms de clients sous le patronage de leur. C'est un notable moyen d'influence. Avec le scrutin uninominal, ils ne pourraient travailler que pour leur propre compte, pour un seul nom, leur, et leur action ne s'exercerait plus ainsi, de haut, autour d'eux.

4^o Il y a un accord tacite pour diminuer le nombre des représentants à la prochaine Assemblée. Mais la diminution serait trop forte si l'on revenait à un député par arrondissement. Au contraire, avec les circonscriptions, on peut réaliser la diminution d'un tiers seulement au-delà de laquelle le centre ne veut pas aller pour se réserver le nombre de postes voulus.

5^o Enfin, et ce n'est pas le moins puissant, on veut se réserver par la confection des circonscriptions les moyens de tailler arbitrairement les départements suivant les convenances électorales des députés composant la majorité actuelle. Ce serait fort commode et rappellerait avantageusement les anciennes circonscriptions factices de l'Empire.

Reste à savoir maintenant si le cabinet, parfaitement édifié sur ces calculs, consentira à s'y associer.

La discussion sur les lois constitutionnelles ne pourra pas commencer avant une dizaine de jours, la seconde lecture du projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur devant remplir la semaine prochaine.

P. S. — On disait aujourd'hui que les bouapartistes se proposaient, à propos du procès-verbal, de soulever un incident sur les observations que le président lui a adressées hier, lorsque M. de Bourgoing était à la tribune. Il est à remarquer que M. d'Audiffret-Pasquier qui présidait, hier, s'est fait remplacer aujourd'hui par M. Martel.

C'est, dit-on, M. Christophe qui a été

nommé rapporteur de la loi électorale du Sénat. La commission des trente a achevé aujourd'hui l'examen de cette loi, à laquelle elle n'a apporté aucune modification importante.

C'est mardi prochain que sera déposé à l'Assemblée le rapport sur l'élection de la Nièvre: On rapporte conclut à l'invalidation. M. de Jouvencel, son seul membre de la majorité de la commission se propose, dit-on, de combattre énergiquement les conclusions du rapport. L'état de M. de Rémasat est toujours le même; le bulletin d'aujourd'hui, deux heures, portait: «ni mieux ni plus mal.» On n'a toutefois aucun espoir de guérison.
DE SAINT-GERON.

ASSEMBLÉE NATIONALE

Séance du 5 juin.

M. MARTEL, Vice-Président.

La séance est ouverte à 2 h. 40. Après l'adoption du procès-verbal et d'un projet portant ouverture d'un crédit de 137,000 fr. au ministère de l'Agriculture et du Commerce, l'Assemblée reprend la 3^e délibération sur la proposition de loi relative aux prisons départementales.

M. Raudot combat l'article 3, portant que les condamnés à un emprisonnement d'un an et au jour, pourront, sur leur demande, être soumis au régime de l'emprisonnement individuel.

Cet article, qui est défendu par M. Bérenger, est mis aux voix et adopté.

Après quelques observations de MM. Bérenger, Raudot et Bouchet, l'article 4, portant que la durée des peines subies sous le régime de l'emprisonnement individuel sera réduite d'un quart, est également adopté.

M. Bouchet développe sur cet article un paragraphe additionnel, qui est combattu par le vicomte d'Haussonville, au nom de la Commission, et retiré par son auteur.

L'article 5 est adopté sans débat.

M. Raudot combat l'article 6, relatif à la reconstitution des prisons départementales.

Il déclare qu'on ne peut forcer les départements à construire des prisons.

M. le rapporteur Bérenger répond qu'il s'agit seulement de déclarer qu'à l'avenir les prisons seront appropriées au régime cellulaire.

M. Jouin conteste à l'Etat le droit de disposer d'une propriété qui ne lui appartient pas.

M. A. Desjardins fait remarquer que les maisons d'arrêt sont une propriété grevée d'un service public.

L'article 6 est mis aux voix et adopté, ainsi que les articles 7 et 8, qui complètent le projet.

Un article additionnel de M. Schoelcher portant la création d'un conseil supérieur des prisons au ministère de l'Intérieur, est également adopté après avoir été accepté par la commission et le gouvernement.

Un scrutin s'ouvre sur l'ensemble du projet, qui est adopté par 486 voix contre 118.

L'Assemblée adopte ensuite le projet concernant la reconstitution des actes de l'état civil de Paris et passe à la discussion du projet de loi relatif à la liberté de l'enseignement supérieur.

M. Laboulaye demande le renvoi à lundi qui est combattu par M. de Kerdel.

Le renvoi à lundi est mis aux voix et rejeté.

M. Laboulaye présente un rapport verbal au nom de la commission.

L'orateur déclare que la commission veut que la liberté de l'enseignement soit accessible à tous, et non pas restreinte à quelques-uns.

Il ajoute que l'enseignement ne doit pas avoir la même publicité que les réunions publiques, et déclare que les fonds accordés au ministère de l'Instruction publique ne sont pas assez considérables.

M. Laboulaye émet l'opinion qu'il faut donner la liberté à l'Eglise, afin qu'une partie des citoyens soit rassurée sur ses croyances et qu'il faut mettre dans les fondements de la République la justice et la modération.

L'Assemblée met à l'ordre du jour le projet de loi relatif au recrutement en Algérie.
La séance est levée à 6 h. 10.

ETRANGER

Plusieurs journaux publient la dépêche suivante d'origine carliste:

« Hendaye, 5 juin, 12 h. 50 soir.
L'ennemi a évacué Astigarraga, laissant en notre pouvoir 50,000 cartouches et des vivres. La victoire de Dorcagarray à Alcora, est pleinement confirmée. Le roi, avec son auguste père, parcourt la Biscaye où ils sont acclamés par la population. Hier, ils étaient à Guernica. L'état du général Elio continue d'être très-bon.

Les Frères et l'Université

Nous avons mentionné le discours prononcé à l'inauguration du monument de J.-B. de la Salle, par M. Deltour, chef du cabinet de M. Wallon. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire le texte complet:

« Eminence, Messieurs, Messieurs, « Jusqu'au dernier moment, M. le ministre de l'Instruction publique avait conservé l'espoir d'assister à cette fête. Retenu loin d'ici par d'impérieux devoirs, il regrette sincèrement de ne pouvoir joindre sa voix à celle des éminents prélats, des magistrats respectés, qui honorent aujourd'hui la mémoire d'un grand homme de bien, d'un grand apôtre de l'Instruction populaire. Comme la ville de Rouen, comme l'Eglise de France, le gouvernement et la patrie tout entière ont à payer, au vénérable de la Salle, une dette d'admiration et de reconnaissance. Cette dette, M. Wallon l'a acquittée avec l'autorité de ses hautes fonctions et plus encore avec celle de son nom, de ses talents et de ses vertus. Son humble interprète aura du moins le mérite de reproduire la pensée du ministre avec la sincérité d'affections communes et de communes convictions.

« Messieurs, si le vénérable de la Salle pouvait revivre et être témoin des honneurs dont vous entourez aujourd'hui sa vie et son œuvre, son âme en serait profondément troublée.

Né dans une condition brillante, il a cherché l'obscurité des rangs les plus humbles; riche, il a choisi la pauvreté et presque l'indigence; savant, il s'est fait le modeste instituteur de l'enfance, et il a trouvé dans son cœur le talent sublime de s'abaisser jusqu'au niveau des plus ignorants. Enfin, par le costume qu'il a choisi pour lui-même et pour ses chers disciples, il s'est déclaré le frère de tous les déshérités d'ici-bas, de tous ceux que trop souvent l'orgueil du monde dédaigne et oublie. Et cependant, comme aux grands de la terre, on lui élève une statue, et ses traits, comme ceux des souverains et des conquérants,

se gravent dans le marbre et dans le bronze. C'était en effet les cloches de la chapelle de Coëtquen qui tintaient les funérailles de très-haute et noble dame Blanche Halgan, marquise de Coëtquen, comtesse de Combourg, baronne de Vaurfrier...

A peine le jour avait-il fait pâlir les lampadaires de la chambre ardente que le clergé des paroisses environnantes, le curé de Saint-Hélène, les moines de l'abbaye de Léhon dont les Coëtquen étaient bienfaiteurs, s'étaient empressés de se rendre à la convocation de Florent et de Gaël. Ceux-ci recevaient avec une dignité froide les amis, les voisins venant apporter un dernier tribut d'hommages et de regrets à la jeune femme descendue prématurément dans la tombe. Les pauvres encombraient la grande cour. D'après les ordres de Florent il fut remis à chacun un cerge et une aune de drap noir, sans préjudice de la distribution de pain qui devait leur être faite au retour des funérailles.

Deux femmes se faisaient remarquer par la sincérité de leur douleur: Rosette, la fille de l'intendant, et Miette la fidèle suivante.

En entendant les sanglots de la femme de chambre, Rosette avait compris que ses regrets trouveraient un écho, et d'instinct elle était allée s'agenouiller en deuil...

« Que les pluies le fassent déborder, pense Blanche, et je mourrai noyée. » Elle redescend dans le cachot; les paillettes d'or semées sur l'eau lui apprennent que le jour est venu et que le soleil monte.

Tout à coup un bruit régulier, monotone, frappe son oreille; elle écoute, se demandant de quelle nature est ce bruit et s'effrayant de la terreur qu'il répand dans tout son être.

C'était un son lent et triste, dont les sonorités étouffées lui arrivaient comme un écho lointain formé de trois notes plaintives. Sans se rendre compte encore de sa nature, les martellements de ce bruit tombaient sur son cœur comme s'ils devaient le briser. Parfois elle ne les percevait plus, puis tout à coup ils venaient par bouffées, pareils à des éclats d'ouragan assourdis par la distance. A peine sensibles d'abord, ils grandirent bientôt comme un roulement de tonnerre qui descend des couches supérieures de l'air. Alors le visage de Blanche refléta une angoisse mortelle; elle plaça ses deux mains sur ses oreilles pour ne plus entendre les oscillations du bronze qui l'effarait; elle se prosterna sur le sol et répéta d'une voix étouffée:

« Les cloches! les cloches! Ce n'était plus ces cloches joyeuses qui s'éveillaient à l'aurore pour sonner l'angelus matinal et répondre à la première prière du laborieux partant pour son champ. Ce n'était point la cloche du monastère appelant à matines les moines de l'abbaye de Léhon cachée au sein des ombres mystérieuses de la forêt. Ce n'étaient pas non plus les cloches amies carillonnant les fêtes, conviant les Coëtquen dans leur banc seigneurial pour y recevoir l'encens de la main du prêtre, c'étaient des cloches épouées sanglotant au haut d'une tour et parlant le langage de la mort à une foule en deuil...

Feuilleton du Journal de Roubaix
DU 7 JUIN 1875.]

— 25 —

PATIRA

PAR
RAOUL DE NAVERY
IX. LE GLAS DES PAROISSES.
(Suite).

— Je me trompe répondit Blanche: Florent et Gaël ne m'aiment pas, mais ce sont mes frères... Tanguy est leur aîné... ils n'ont pu me descendre vivante dans une citerne, comme firent les enfants de Jacob au fils de Rachel dont ils étaient jaloux...

Elle secoua sa tête pâle et laissa tomber ses mains avec découragement. — Florent n'a pas pardonné à Tanguy sa mésalliance; je suis restée pour lui Blanche Halgan, fille d'un caboteur des Malouines... Gaël éprouvait pour moi moins de répugnance, mais Gaël est sous l'influence du comte, et le comte Florent est mon ennemi et son mauvais génie...

La lucidité de Blanche grandit à chaque minute, et sa pensée, fouillant

les mystères de la veille, leur demanda le mot dont l'énigme terrible est peut-être celle de sa future destinée:

— Il me haïssait, soit! Il est des cœurs que rien ne désarme, ni l'humilité ni la tendresse; mais comment ont-ils réalisé leur crime?... car je suis la victime d'un crime, moi! d'une séquestration abominable! On m'a plongée vivante dans une tombe, et je ne sais si j'en sortirai jamais!... Depuis le départ de Tanguy, je n'ai pas vu mes beaux-frères... Pendant deux jours, Miette et moi nous avons parcouru les villages voisins pour répandre des secours chez les pauvres mères au nom de l'ange que Dieu m'a promise... J'ai rompu un morceau de pain bis dans une chaumière et bu une tasse de lait...

Un souvenir frappe en ce moment la jeune femme.

— Ils sont partis à grand bruit du château, mes deux beaux-frères... Voulaient-ils se ménager un alibi... ou bien agissaient-ils pour eux pendant ce temps? Mais, encore une fois, qu'ai-je pris après ma rentrée à Coëtquen?... ah! un verre d'orangeade... Miette me le préparait tous les soirs; je suis sûre de Miette... Oui, mais je m'affirme qu'une main perfide n'y a pas jeté une substance dangereuse, une liqueur somnifère?... Je me suis endormie d'un

sommeil stupéfiant... C'est cela... Florent, Gaël... je comprends, je comprends tout!

Blanche fond en larmes. Cette crise de douleur passée, elle se lève de son lit et se met à marcher dans son cachot:

— Ils m'ont enfermée, soit! Je suis prisonnière dans ces oubliettes de Coëtquen dont la mémoire des générations fait un lieu d'épouvante... Mais enfin une femme ne disparaît pas de la sorte sans que l'on questionne, que l'on s'informe!... Je ne suis plus la petite Blanche Halgan, dont nul ne se serait soucié sauf les vieux matelots de son père... Je m'appelle la marquise de Coëtquen, Tanguy m'aime, et mon mari fera plutôt démolir le manoir pierre par pierre que de renoncer à trouver sa campagne... Oh! noble et cher Tanguy, avant une semaine tu seras de retour, et ton cœur t'inspirera ce que tu dois faire pour retrouver Blanche vivante ou morte...

Raffermissant par cette espérance, la jeune femme fait pour la seconde fois le tour de son cachot et en palpe les murailles couvertes du suintement verdâtre d'une humidité séculaire.

Elle ne tenait plus d'ébranler la porte de chêne dont elle sent sous ses doigts les traverses et les boulons de fer.

« Evidemment, se dit-elle, cette

porte s'ouvre sur un corridor. Mais Tanguy affirmait qu'on l'avait murée... Mes persécuteurs l'ont dégauché sans doute!...

« On en disait la clef jetée au fond de l'étang? Ils en auront fait forger une autre... Oh! le malheur est sur les châtelaines de Coëtquen! »

Blanche s'approche de la fenêtre et se dresse sur la pointe des pieds, sans parvenir à atteindre les barreaux de la meurtrière.

— Je veux voir! dit-elle, il faut que je voie!

La jeune femme prend son escabeau, le place sur le banc de bois qui lui sert de lit, et tendant les mains en avant, il lui devient possible de se cramponner aux barres de fer.

Son regard éperdu n'embrasse que la nappe bleue de l'étang.

« Que les pluies le fassent déborder, pense Blanche, et je mourrai noyée. » Elle redescend dans le cachot; les paillettes d'or semées sur l'eau lui apprennent que le jour est venu et que le soleil monte.

Tout à coup un bruit régulier, monotone, frappe son oreille; elle écoute, se demandant de quelle nature est ce bruit et s'effrayant de la terreur qu'il répand dans tout son être.

C'était un son lent et triste, dont les sonorités étouffées lui arrivaient comme

un écho lointain formé de trois notes plaintives. Sans se rendre compte encore de sa nature, les martellements de ce bruit tombaient sur son cœur comme s'ils devaient le briser. Parfois elle ne les percevait plus, puis tout à coup ils venaient par bouffées, pareils à des éclats d'ouragan assourdis par la distance. A peine sensibles d'abord, ils grandirent bientôt comme un roulement de tonnerre qui descend des couches supérieures de l'air. Alors le visage de Blanche refléta une angoisse mortelle; elle plaça ses deux mains sur ses oreilles pour ne plus entendre les oscillations du bronze qui l'effarait; elle se prosterna sur le sol et répéta d'une voix étouffée:

« Les cloches! les cloches! Ce n'était plus ces cloches joyeuses qui s'éveillaient à l'aurore pour sonner l'angelus matinal et répondre à la première prière du laborieux partant pour son champ. Ce n'était point la cloche du monastère appelant à matines les moines de l'abbaye de Léhon cachée au sein des ombres mystérieuses de la forêt. Ce n'étaient pas non plus les cloches amies carillonnant les fêtes, conviant les Coëtquen dans leur banc seigneurial pour y recevoir l'encens de la main du prêtre, c'étaient des cloches épouées sanglotant au haut d'une tour et parlant le langage de la mort à une foule en deuil...

C'était en effet les cloches de la chapelle de Coëtquen qui tintaient les funérailles de très-haute et noble dame Blanche Halgan, marquise de Coëtquen, comtesse de Combourg, baronne de Vaurfrier... A peine le jour avait-il fait pâlir les lampadaires de la chambre ardente que le clergé des paroisses environnantes, le curé de Saint-Hélène, les moines de l'abbaye de Léhon dont les Coëtquen étaient bienfaiteurs, s'étaient empressés de se rendre à la convocation de Florent et de Gaël. Ceux-ci recevaient avec une dignité froide les amis, les voisins venant apporter un dernier tribut d'hommages et de regrets à la jeune femme descendue prématurément dans la tombe. Les pauvres encombraient la grande cour. D'après les ordres de Florent il fut remis à chacun un cerge et une aune de drap noir, sans préjudice de la distribution de pain qui devait leur être faite au retour des funérailles.

Deux femmes se faisaient remarquer par la sincérité de leur douleur: Rosette, la fille de l'intendant, et Miette la fidèle suivante.

En entendant les sanglots de la femme de chambre, Rosette avait compris que ses regrets trouveraient un écho, et d'instinct elle était allée s'agenouiller en deuil...

« Que les pluies le fassent déborder, pense Blanche, et je mourrai noyée. » Elle redescend dans le cachot; les paillettes d'or semées sur l'eau lui apprennent que le jour est venu et que le soleil monte.

Tout à coup un bruit régulier, monotone, frappe son oreille; elle écoute, se demandant de quelle nature est ce bruit et s'effrayant de la terreur qu'il répand dans tout son être.

C'était un son lent et triste, dont les sonorités étouffées lui arrivaient comme

un écho lointain formé de trois notes plaintives. Sans se rendre compte encore de sa nature, les martellements de ce bruit tombaient sur son cœur comme s'ils devaient le briser. Parfois elle ne les percevait plus, puis tout à coup ils venaient par bouffées, pareils à des éclats d'ouragan assourdis par la distance. A peine sensibles d'abord, ils grandirent bientôt comme un roulement de tonnerre qui descend des couches supérieures de l'air. Alors le visage de Blanche refléta une angoisse mortelle; elle plaça ses deux mains sur ses oreilles pour ne plus entendre les oscillations du bronze qui l'effarait; elle se prosterna sur le sol et répéta d'une voix étouffée: